

A corps et à cri

Un cri
Un cri de peur un cri de joie
Un cri tu
Et tenu serré
Serré mordu à pleines joues
Un cri de désir contenu
Bordage
Bondage
Combien de chevilles et de pieux
D'attaches, de liens et de nœuds
Combien de silences intissés
Combien de larmes ravalées

Est-ce qu'il y aurait
Un cri
Un cri d'amour, un cri de mort
Un cri d'à vif
Un cri d'à vivre
Un cri caresse qui se tait
Qui se terre au plié des doigts

Est-ce qu'il y aurait
Un cri
Un torrent de cris d'espérances
Un tonnerre d'émois en errance
Un cri un murmure un soupir
Ou juste l'ombre d'un baiser
A l'entre-nous

l'échappée belle

je m'échappe belle
loin de la routine
perpétuelle
en congé de mon identité
abandonné au chemin
je disparaiss
mon visage n'a plus de nom propre
mon corps plus d'emploi du temps
je suis inconnu sur ce sentier
au goût de pierre
je ralentis
rêvant mon existence
redécouvrant l'étonnement
et le monde
hors les murs

Les autres

Fatiguée de porter mon grand cœur en écharpe,
Rongée par le chagrin et la mélancolie,
Dégoûtée d'un présent qui n'a plus d'avenir,
Je serre entre mes mains ma bouteille de gin à demi vide.
Je hais les gens frileux qui ne font les choses qu'à moitié,
Qui ne tiennent pas leurs promesses,
Qui n'osent pas aller jusqu'au bout de leurs actes, jusqu'au bout de leurs rêves.
Je hais ces pusillanimes qui parlent à demi-voix et se comprennent à demi-mots,
Qui ont peur de ceux qui ne leur sont pas familiers,
De celui qui n'est pas comme les autres, de l'Étranger.

Ce soir, j'ai mal, ce soir j'ai honte, ce soir, j'ai peur.
Ce soir je me hais, et j'en crève !

J'avais entendu parler d'*Eux*, je les plaignais beaucoup,
Je voulais les aider, je croyais les aimer, mais je ne les avais jamais regardés !
Ce soir, je les ai vus pour la première fois !
Ils étaient là, devant moi, à portée de ma main, à demi nus,
Ils étaient des centaines, ils étaient des milliers,
Ils avançaient vers moi, fourbus, blessés, farouches, sauvages, squelettiques
Et ils me regardaient avec de grands yeux vides,
Ils se sont arrêtés, attendant, immobiles...
Attendant quelque chose de moi !
J'aurais pu leur ouvrir ma porte, j'aurais pu leur ouvrir mes bras,
J'aurais dû leur ouvrir mon cœur...
Et qu'ai-je fait ?
À demi paralysée devant cette pauvreté, devant cette misère
J'ai détourné les yeux, et je me suis enfuie.

Ce soir, j'ai mal, ce soir j'ai honte, ce soir, j'ai peur.
Ce soir je me hais, et j'en crève !
Je serre contre mon cœur ma bouteille de gin à demi vide.

DEHORS...

Il existe, je sais, un monde où le soleil,
traverse le silence et ouvre les serrures,
un monde où s'éloignant des traces du sommeil,
les pas noirs de la nuit éclairent nos murmures.

Un pays où le vent vient manger dans nos mains,
pour lire avec la vague la ligne qu'il dessine,
où dépassant du cadre, le peintre et son fusain,
cisèlent l'irréel que les yeux imaginent.

Un endroit tout en nous, juste à côté du temps,
où les pierres s'essoufflent à parler de voyages,
une ombre fissurée par un soleil couchant,
qui cherche à se recoudre comme un ciel sans nuage.

Il en existe aussi de ses traces de neige,
qui écartent la terre en fondant sous nos cœurs,
de ces instants de rêve que l'on prend à son piège,
pour qu'ils soient le refuge de toutes nos couleurs.

Tout cela est en nous, quand le bruit est aux autres,
cet ailleurs en folie juché sur l'écritoire,
là où seul peut s'atteindre la vie qui est la nôtre,
comme un vol d'oiseaux libres qui signe sa victoire.

SECONDE CHANCE

Métro, boulot, bistrot...
Métro, boulot, cigarillo...
Métro, boulot, gigot...et très peu de dodo.

Mais trop c'est trop et voilà mon palpitant
Qui se met à me faire faux bond,
Quand boulevard Hugo tout en déambulant
Mes artères firent bouchons.

Pas de panique je ne vais pas m'effondrer dans la rue.
Plus tard on m'a dit : « vous auriez dû appeler le SAMU ».

Ce n'est pas tout le monde qui a une seconde chance.
Maintenant je prends la vie par les deux anses.

Métro, cardio, bobo...
Métro, cardio, radio...
Métro, cardio, gluco...et toujours très peu de dodo.

Puis direct le bloc pour y faire des pontages.
Ils m'ont dit : « après ça vous ne ferez pas votre âge ».
Anesthésie puis opération à cœur battant,
Franchement moi je n'en demandais pas tant.

Ce n'est pas tout le monde qui a une seconde chance.
Maintenant je prends la vie sans échéance.

Ils m'ont dit : « encore un peu...mais vous avez eu de la veine ».
Et ni une ni deux ils m'ont pris la saphène,
Qu'ils ont découpé en trois petits bouts :
« Vous en faites pas, avec ça on va vous remettre debout ».

Ce n'est pas tout le monde qui a une seconde chance.
Maintenant je prends la vie sans arrogance.

Puis ils m'ont dévié les artères mammaires,
Je vous jure que c'est vrai sur la tête de ma mère.
C'est sûr qu'après ça je me suis fait du mauvais sang,
Mais ils m'ont dit : « taux de réussite cent pour cent ».

Ce n'est pas tout le monde qui a une seconde chance.
Maintenant je prends la vie sans réticence.

Sutures et fils d'acier pour refermer tout ça.
Franchement moi, je me croyais déjà dans l'au-delà.
Pas mécontent après cinq jours de réanimation,
De quitter le box sans contamination.

Ce n'est pas tout le monde qui a une seconde chance.
Maintenant je prends la vie avec pertinence.

Bien heureux chaque matin d'ouvrir les yeux,
Sur celle qui de loin me comprend le mieux.
D'entendre mes enfants et leurs éclats de rire,
En me disant que j'ai échappé au pire.

Depuis c'est repos, vélo, poireaux...
Repos, vélo, de l'eau...
Repos, vélo, stylo...mais toujours très peu de dodo.

Alors n'oubliez pas que la vie est une maladie mortelle,
Mais ce n'est pas une raison pour lui faire la part belle.
Et comment ne pas avoir une pensée pour ces femmes et ces hommes aguerris
Qui chaque jour œuvrent à la sauvegarde de la vie.

Poète-Scripthomme

Au-delà des erreurs d'orthographe ou de vie
L'homme est un animal à l'étrange imposture
Il se nourrit de tout jusqu'à l'ultime envie
Et pense ainsi lester sa fragile ossature

Au-delà des écarts qui font choir au fossé
L'homme est un être unique au langage équivoque
Il produit les récits du malheur endossé
Et croit souvent filtrer le bain de son époque

Au-delà des oublis d'importance ou de peu
L'homme est un mammifère à la peau déchirante
Il combat pour l'amour pour la haine ou le jeu
Et sait parfois stopper sa route itinérante

Au-delà des horreurs qui font douter des dieux
L'homme est un météore aux éclats de noblesse
Il compose en secret des quatrains mélodieux
Et se rêve en poète engagé sans faiblesse

(Guy Reydellet)

CIB 11

Bleu novembre

Je me dis que si ils viennent ici
c'est que l'éternité leur manque là-bas
ils ont rangé leurs utopies
je me dis que si ils viennent ici
notre univers s'agrandira
notre terre se souviendra
je me dis que si ils viennent ici
c'est que l'éternité leur manque là-bas

je me dis que c'est grand, un océan
c'est plus grand qu'un oiseau qui vole
au-dessus d'une marche de migrants
je me dis que c'est grand, un océan
leurs fleurs qui poussent sur la cendre
en ce début du mois de novembre
je me dis que c'est grand, un océan
c'est plus grand qu'un oiseau qui vole

je me dis qu'ils sont beaux, ces gens
ils sont beaux comme les couleurs du monde
comme la terre qui tourne à chaque seconde
je me dis qu'ils sont beaux, ces gens
ceux qui essaient de sauver leurs vies
on devrait leur dire merci de venir ici
je me dis qu'ils sont beaux, ces gens
ils sont beaux comme les couleurs du monde

et tout cet espace bleu qui se déchire
on se voile les yeux pour mieux se mentir
pendant l'hiver, où seront nos primevères
et leurs lumières ?

SI JE POUVAIS T'AIMER...

Avec tes cheveux sales

Ton corsage usé,
Ta jupe trop longue et ta veste râpée,
Tes chaussures trop grandes à tes pieds déformés
Si je pouvais t'aimer

Avec ta pâleur

Et tes grands yeux cernés
Tes joues creuses et ton air résigné
Tes longs doigts amaigris et tes ongles cassés
Si je pouvais t'aimer

Avec ta détresse

Et ton cœur malheureux
Ton regard de chienne innocente battue
Ton âme abandonnée comme un objet perdu
Si je pouvais t'aimer

Ton corps bondirait-il sous les caresses folles
Te tordrais-tu sous les baisers
Si je pouvais t'aimer

Si je pouvais t'aimer...
L'espoir reluirait-il dans tes yeux égarés
La joie reviendrait-elle dans ton cœur oublié

Si je pouvais t'aimer

Les Mots

Je n'ai pas su pas pris le temps d'installer les mots
A la place qui leur convenait
Ne les ai pas écoutés pas compris

Alors les mots...
Ils se sont vengés
M'ont ridiculisée bafouée trahie !

Parce que les Mots...
Il faut les entourer les chouchouter
Avec délicatesse tendresse les manipuler

Les Mots...
Ils aiment ça... les Mots !
Etre recherchés désirés traqués

Avec perspicacité assemblés
Ils nous enivrent nous envoûtent
Nous transportent

Trop pressée je les ai bousculés
Noyés dans un flot de parole dévastateur

Alors les Mots...
Les mots si chers à mon cœur
Les Mots... m'ont fait pleurer !

1 FWN 1844

Décembre en juillet

Je suis un oublié pendu dans une armoire
Une page raturée, un devoir de Mémoire
A l'heure du crépuscule de se dire au revoir
Au revoir les enfants seuls dans la nuit noire

David a disparu, il a déménagé
Il me reste Simon, Sarah pour partager
Un morceau de biscuit qu'un jour j'ai échangé
Contre un gilet tendresse juste pour me protéger

Un jour pas comme les autres au milieu de juillet
Des portes défoncées, on nous agenouillait
Les chiens et les sirènes hurlent dans le silence
Arrêtez, arrêtez ! l'enfance et l'innocence

Quatre jours sans manger, quatre journées plaintives
Quatre jours enfermés, décision abusive
Quatre jours sans un mot juste l'espoir qui vive
Tout près de toi mon cœur ma Sarah combattive
Elles saluent leurs champions, leurs idoles sportives
Quatre nuits de douleur et la locomotive

J'ai pas aimé le train, j'étais pas préparé
Papa t'es où Papa nous voilà séparé
Il me reste Sarah, présence inespérée
Si l'amour de ma vie pouvait un jour durer

Je suis un miséreux, je suis un rescapé
Une poupée de chiffon pour soldats affamés
Un objet sans amour Sarah s'est envolé
Nous nous retrouverons boulevard des dispersés

J'ai froid aux souvenirs de décembre en juillet
J'ai gardé dans mon cœur, toi qui m'émerveillais
J'ai toujours près de moi un soleil étoilé
Un vieux gilet tendresse, un amour dévoilé

FANTASMAGORIE

C'est un manoir hanté par des esprits malins,
Pressés, quand meurt le jour, de partir en vadrouille
Dans les ruines du parc où le silence grouille
Du thrène lancinant d'immondes gobelins.

Garde-toi de croiser ces spectres orphelins
D'un faste glorieux dévoré par la rouille :
Tapis sous les remparts, infernale patrouille,
Ils sèment sur tes pas leurs râles sibyllins.

Fuis ! Car nul ne survit aux poisons de leur bouche !
Le feu sombre et glacé d'un seul regard farouche
Condamnerait ton âme à d'infinis tourments.

Laisse le sang des murs abreuver les décombres,
Le sous-bois au linceul, la douve aux ossements,
Et les donjons maudits à la fureur des ombres.

Le dormeur de plage

C'est un site sableux où s'écrasent des vagues
Scintillant follement au rythme de l'écume
D'argent, où le soleil, de l'horizon sans brume,
Luit : c'est une plage qui bouillonne et divague.

Un enfant jeune, yeux fermés, tête nue,
Et le dos offert au vent venu de chez lui,
Dort; il est étendu sur le sable, sous la nue,
Pâle dans son lit d'or, d'où la lumière luit.

Allongé sur le sol, il dort. Affalé comme
S'affalerait un vacancier, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Le soleil radieux ne brunit plus sa peau ;
Il dort sous le vent, la main plongée dans l'eau
Tranquille. La vague engloutit son côté droit.

À Aylan.

NTS - 48

Les enfants du parti pris des choses

Il ferait beau

Et nous dormirions

Sous le soleil troublant de fin de printemps

Et dans cet étai haletant,

Nous serions

Les enfants... du parti pris des choses

Il ferait chaud

Et nous croquerions

Des raisins blancs sous le ciel blond

Et nous nous brûlerions

D'être les amants ... du parti pris des choses

Il ferait doux

Et nous balaierions

D'un pas léger l'ocre croustillant

Et dans ce craquellement du temps,

Nous nous réchaufferions

D'être les variations du parti pris des choses

Il ferait froid

Et nous délaissierions

Les pétales blancs pour le vin brûlant

Et nous resterions ...

Par tous les temps

Les escadrons du parti pris des choses.

Prendre un café avec vie

Prendre un café avec sa vie c'est se réveiller le lendemain de sa mort, c'est ne pas oser pleurer la feuille morte en parachute vers le sol brut de la terre ferme,

Prendre un café sa vie c'est rester immobile dans l'œil du cyclone, c'est savoir pleurer le fossé océanique des mondes qui me sépare d'un arbre, vivant et mortel comme moi.

Prendre un café avec sa vie c'est savoir se tenir droit comme le jour d'un entretien, c'est savoir mentir avec aisance sur son Curriculum Vitae.

Prendre un café avec sa vie c'est rire à gorge déployée devant la tombe de son père, c'est s'habiller en jaune fuchsia surmonté d'une casquette à corne le jour du jugement dernier ;

Enfin, prendre un café avec sa vie c'est savoir :

Aller au café

Commander un café, et constater de facto qu'elle était en avance sur moi ou moi en retard sur elle,

Mais dans tous les cas, nous ne sommes pas arrivés en même temps.

SRJ 75

Un si joli nom

C'est en soi un si joli nom

Cli-to-ris

Ce pourrait être un nom de fleur

D'île ou d'oiseau

De nymphe ou de fée

Dans mon corps

J'ai bien caché ce bout de rien

Ce bout de moi

Ce bout câlin

Comme une fleur prête à rougir

A s'offrir de plaisir

Dans mon corps j'ai bien caché

Ce trois fois rien

Pour tout vous dire

C'est un vaurien

Comme un nom d'île imprenable

Dans mon corps j'ai bien caché

Un nom de fée

De nymphe nue et convoitée

Dans mon corps mis à nu

J'ai trop de mal

J'ai tout perdu

Ma fleur

Ma nymphe

Mon île secrète

Et tous ses oiseaux

Tous ses oiseaux

C'était en soi un si joli nom

Cli-to-ris